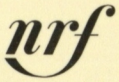
JEAN PRÉVOST

DIX-HUITIÈME ANNÉE



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1929.*

A ROGER MARTIN DU GARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA NUIT DU QUINZE JUILLET

Fonctionnaires avant la guerre dans les Ardennes, mes parents s'étaient réfugiés dans l'Yonne, à Saint-Fargeau. La nuit du quinze juillet 1918, vers minuit, mon père m'éveilla :

— Lève-toi, viens à la fenêtre : écoute.

Cette nuit-là, une grande partie de la France entendait le roulement du canon. Si éloigné, si faible, il n'était pourtant changé ni couvert par les bruits de la nuit villageoise ou les mouvements de l'air. On ne le sentait pas amené par le vent ; il montait de la terre à travers les os et les entrailles. Cet ébranlement imperceptible, à

Extrait de la publication

peine ponctué, dans une minute, d'un ou deux bourdons plus forts, désarmait l'esprit et inquiétait l'imagination plus qu'une chose terrible. La fraîcheur de la nuit aidant, je me mis à trembler, peu à peu mes dents claquèrent.

Mon père ferma la fenêtre, et dit : « Cette fois-ci, ils vont prendre Reims. »

Les offensives précédentes des Allemands avaient toutes gagné du terrain. (Quand une histoire impartiale pourra apprécier ces derniers efforts des Empires Centraux, elle les trouvera sans doute admirables). Nous jugions de la guerre d'après les positions sur la carte : là-dessus le communiqué ne mentait pas. Aussi, depuis deux mois, nous étions pessimistes. A la prédiction de mon père, je cessai de trembler, et en même temps je sentis plus de peur, surtout plus de tristesse. Mon frère cadet m avait rejoint.

— Allez vous coucher.

Je rentrai dans mon lit, et j'essayai d'entendre le bruit de la bataille pendant une heure encore, ou un peu plus. Surtout, je me consternais de mon néant, de ma jeunesse méprisable, inutile. Je m'interrogeais sur mon courage : c'était la question que tous les garçons de plus de dix ans se posaient tous les jours, devant les journaux et les uniformes, et sans pouvoir répondre. Cette nuit-là, je crois que je me reprochai mon tremblement d'inquiétude comme un indice de

Extrait de la publication

lâcheté : « Je claque des dents pour des coups de canon, si loin, qui ne peuvent pas m'atteindre : que je serais couard sous le feu ! »

Au lycée, que je venais de quitter, le besoin de chercher les épreuves les plus claires possible de notre courage nous rendait à peu près fous. Au lycée Henri IV, la vieille tour Clovis, dont l'accès est interdit aux élèves, nous cherchions à y grimper par le paratonnerre. Un camarade et moi, nous faisions des séances secrètes dans la salle de gymnastique, pour y tenter les sauts périlleux, les *échappements* de barre fixe et de trapèze. Nous étions ravis de chaque contusion, de chaque torticolis. Notre plus grande joie, naturellement, ç'avait été le bombardement de Paris. A chaque coup, nous guettions le sang-froid de nos vieux professeurs avec des sourires contenus. Quand les externes, en arrivant le matin, nous annonçaient un mort dans le quartier, nous nous frottions les mains. Ce danger, que nous avions un peu couru, nous donnait du lustre. A Henri IV, nous étions jaloux du Lycée Louis-le-Grand, qui avait vu, juste à l'heure de la rentrée des classes, tomber un obus devant sa porte, et voltiger les pavés de bois.

Nous n'étions pas les seuls à donner dans ces méchancetés puériles : les journaux, les civils, se ruaient dans cette espèce de singeries, pour se donner *l'air poilu*.

Extrait de la publication

Mais les pauvres quinquagénaires qui nous enseignaient ces sentiments grimaciers, nous leur rendions la vie dure. J'avais, nous avions, d'étranges idées sur la discipline et la hiérarchie.

Une seule chose nous semblait respectable : combattre. Les combattants avaient tous les droits. Nous trouvions même élégant l'aviateur Navarre, qui culbutait les agents et passait en auto sur les trottoirs, pour amuser ses permissions. A leur retour, après leur victoire, les combattants auraient tout. On le leur promettait tous les jours, et davantage encore, je crois, depuis certaines lassitudes de 17. Nous, enfants de dix-sept ans, nous faisions bien plus que croire à ces promesses, (que tout trahit depuis). Nous acceptions de tout notre cœur de vivre inférieurs, de n'obtenir jamais ni place, ni droit de parler, de tout laisser à ces héros, nos aînés immédiats, et de les adorer toujours.

Ces sentiments étaient-ils nobles ? Assez sans doute. Moins pourtant qu'il ne semble au premier regard. Ils dépendaient d'idées que nous n'avions point faites, et qu'il y aurait eu de la honte à ne pas accepter, du moment qu'elles nous portaient détriment ; je crois aussi qu'on avait réussi à nous inculquer pour les combattants de l'admiration, mais non de la reconnaissance. Je sens aujourd'hui ce qu'aucun garçon de

Extrait de la publication

dix-sept ans n'aurait avoué : nous préférions, de beaucoup, les héros indemnes aux mutilés. Lâcheté d'imagination devant les grandes plaies, certes, — et aussi nous admirions les héros, non pour ce qu'ils avaient fait, mais pour ce qu'ils s'étaient montrés capables de faire, et ce qu'ils pouvaient faire encore. Parmi ceux qui allaient avoir *des droits sur nous*, nous faisions figurer d'abord les héros triomphants, puis, par les seuls sentiments bons et non plus par enthousiasme, les mutilés, héros vaincus.

Nous méprisions tout l'arrière : en premier lieu les inaptes ; puis les vieillards, enfin nous.

Tous les inaptes : non pas seulement les faux faibles, ceux qui s'abritaient derrière la complaisance des médecins, mais les boiteux, les poitrinaires, les aveugles, — les femmes. Nous nous disions : « Tous les meilleurs crèvent, et tous les mal fichus vont rester, quelle horreur ! » Et nos esprits enfants en rendaient les mal fichus responsables, et prenaient prétexte pour dédaigner, dans la vie sociale, les femmes. Parmi ces dernières, beaucoup avaient dû à la guerre de se mettre en valeur : j'en avais eu comme professeurs en province. Nous détestions cela comme une usurpation. De ces sentiments, il reste quelque chose : l'esprit sportif des garçons de mon âge leur vient en partie de ce qu'ils ont beaucoup pensé, pendant la guerre, aux Conseils de révi-

Extrait de la publication

sion. Notre anti-féminisme, qui retarde sur l'esprit civilisé, vient de ce que l'esprit civil est encore offusqué en France par l'esprit militaire.

Les quinquagénaires nous semblaient odieux, et plus encore dérisoires. Où prenaient-ils cette autorité pour nous commander, puisque *combattre* était le seul principe de dignité ? Nous ne serions peut-être pas arrivés à ces sentiments de révolte sans les maladresses qu'ils commettaient à chaque instant. A chaque réprimande, nos vieux maîtres ajoutaient : « Dans les circonstances où nous sommes, vous ne devriez pas... » Ces circonstances, ils n'y prenaient pas un surcroît de mérite : pourquoi donc essayaient-ils d'en emprunter un surcroît d'autorité ? Et leurs blâmes étaient surtout mal venus quand ils voulaient châtier nos impatiences devant le travail scolaire ou les imprudences que nous inspirait l'enfantine émulation des combattants. Il nous semblait vaguement que, par la discipline scolaire et familiale, ils nous enseignaient : « Ressemblez à nous, non aux combattants. » Ils auraient eu raison de le penser, d'ailleurs ; mais aucun n'aurait osé le dire, — qu'il nous faudrait, pour la paix, un esprit de paix.

La discipline même que subissaient nos soldats n'aurait-elle pas dû nous servir d'exemple ? Les vieillards de l'arrière tentaient parfois de

nous le dire, et nous ne les écoutions pas. C'était leur faute : dans la légende qu'ils nous fabriquaient de la guerre, la discipline ne figurait pas : on nous cachait que les combattants combattaient forcés et menacés ; on ne nous parlait même pas des résignations consenties ; on nous présentait tous les actes des héros comme des initiatives généreuses, spontanées. Ce mensonge sur la discipline et les nécessités, qui aboutissait au culte de l'aviateur, aura été pour beaucoup dans l'esprit d'indiscipline et de révolte de l'après-guerre.

Voilà qui j'étais, en écoutant le canon de la dernière offensive allemande. A la maison, je respectais mon père, parce qu'il avait été, en 1914, de ces garde-voies de la frontière, qui se défendaient contre les coups de main des uhlans avec des fusils à un coup. Instructeur jusqu'en 17, il ne disait pas de naïvetés sur la guerre, comme faisaient nos professeurs. Dans les discours stratégiques de ces derniers, les écoliers reconnaissaient, avec dérision, « les cruelles leçons de 70 », et des phrases de nos manuels (Jallifier ou Malet). Nous devinions mieux qu'eux la nouveauté de la guerre, qu'ils niaient d'instinct, tant qu'ils pouvaient, pour se garder le prestige de l'expérience. Et les jeunes Français n'admettent pas, avant leur première crise sen-

timentale, qu'on applique au réel des idées tirées d'un livre. Mon père, de formation scientifique, d'opinions assez avancées, détestait les hâbleries. Il y avait donc assez d'union à la maison, pendant les vacances. Au reste, pendant les vacances précédentes, nous nous étions peu vus. Les niaiseries qu'on m'avait inculquées sur la guerre ne venaient nullement de lui.

J'avais pensé souvent à m'engager. Agé de dix-sept ans, robuste, j'y pensai beaucoup encore cette nuit-là. Je n'avais jamais parlé de ce projet à personne ; une fois de plus, je m'en dissuadai, tout seul.

Quand j'examinais cette idée d'engagement, ce n'était pas le chagrin de ma mère qui m'en détournait. Un peu plus, l'idée de l'instruction préliminaire : quelques mois bien humbles à passer avant l'héroïsme : et si, au moment où je monterais au front, la guerre s'arrêtait, comme je serais dupe... surtout, je voulais naïvement et à toute force, conquérir auparavant une place de normalien, Rue d'Ulm. Nullement par ambition : par esprit de petit fonctionnaire. Il me fallait un diplôme, pour être sûr d'avoir du pain. Mes parents, instituteurs devenus, par un travail énorme, directeurs d'école supérieure, ne m'avaient jamais laissé supposer qu'un garçon, instruit et dégourdi, mais sans diplôme et sans fortune, peut vivre. De fait, les fonctionnaires,

avec ce grave manque d'informations et de relations, (leur vie entre eux, leurs déplacements continuels l'expliquent mieux que l'esprit de caste), ne voient d'autre débouché pour leurs fils que les concours.

Je pensais donc amèrement, cette nuit-là, à la guerre et au courage ; j'éprouvais déjà, à propos de tous mes sentiments nobles, des doutes sur moi-même, et j'éprouvais encore une servitude un peu méprisée, mais plus forte que moi, qui me lierait à mes classes, quels que fussent mes souhaits, pour plusieurs années encore.

Le lendemain, l'attente des communiqués nous donnait la fièvre. Je ne veux pas encore en sourire, dix ans après, toutes opinions changées.

Extrait de la publication

LA PREMIÈRE VICTOIRE DE 1918

Nous reportions toutes les indications du communiqué, avec de petits drapeaux et du fil, sur des cartes au quatre-vingt millième. A ce moment, nous lisions *l'Œuvre*. En relisant la collection de ce journal, dix ans après, j'ai pu sourire de ses naïvetés, de ses concessions à l'esprit de guerre ; mais à l'époque, c'était un franc-parler et une indépendance étonnants. Le communiqué du matin ne nous avait, le 16 juillet, ni désolés, ni rassurés. Perte de terrain, sans doute, mais moins sensible sur la carte que les précédentes. Reims ne semblait pas pris : cela comp-

Extrait de la publication

JEAN PRÉVOST

Dix-huitième année

Quand ce livre parut, en 1929, Jean Prévost justifiait ainsi la singularité d'écrire ses Mémoires à vingt-sept ans :

« Si l'on veut garder des souvenirs frais, ne pas mentir par dignité ou poésie, ne pas se tromper par oubli de soi-même, il faut écrire au moment où tous les témoins vivent encore, où tous les lecteurs sont témoins ; au moment où ni la famille, ni l'âge, n'ont encore rendu l'homme plus lâche pour se raconter qu'il ne l'était pour vivre, ni renégat de sa jeunesse. »

Cette dix-huitième année, c'est celle qui va de la dernière bataille de la Marne (juillet 1918) aux premiers moments de la paix (juillet 1919). Un garçon de dix-sept ans, patriote des plus chauds, que l'idéalisme et l'enthousiasme même de la guerre transforment après l'armistice en un révolté ; une adolescence, attristée par la guerre, qui éclate alors en passions désordonnées, cyniques et naïves ; les événements publics et d'extrêmes malheurs privés transformeraient le révolté en désespéré, sans la rencontre d'Alain, dont la pensée et l'exemple amènent enfin Jean Prévost à se rencontrer lui-même. S'il se raconte ici sans détours et se juge sans indulgence, c'est pour faire, sans illusions et sans abandons, un témoignage de sa jeunesse, et un serment de fidélité à la jeunesse.

29-I A 25246 ISBN 2-07-025246-9

9 782070 252466

Extrait de la publication